Transports en commun

Par Alain GIBAUD
Conseiller municipal délégué à la Valorisation du Patrimoine

Auguste Montel sur sa diligence garée en face du café-restaurant Montel

Après la première guerre mondiale, il existe deux moyens de se rendre à Montpellier : la diligence et l'autobus de la Compagnie (futurs Courriers du Midi) venant de Quissac dont l'un des conducteurs, parait-il, arborait un peu trop souvent un teint rosé dû aux meilleurs vins du Gard. Jean Arnal raconte que quand son père, médecin, grimpait dans l'autobus et qu'il trouvait au chauffeur une mine qui en disait long sur son état, il lui lançait : « Léon, poussez-vous, je conduis » et il s'installait au volant.

Avec Auguste Montel et sa diligence, le voyage jusqu'à Montpellier était une véritable expédition. Sur des routes défoncées, la capitale régionale était ralliée en un temps record de… trois heures. Au moment du départ, qui s'effectuait au café-restaurant-relais de chevaux Montel, avenue Louis Cancel, Auguste sonnait du clairon. Cela avait un double effet : activer les chevaux et prévenir le village du haut qu'il serait là d'ici quelques minutes. Il claironnait ensuite au niveau de la cave coopérative actuelle et au bas du chemin des Morts, avant de récupérer les voyageurs de Saint-Mathieu au bas du chemin de la Fontaine.

Tirée par trois chevaux, la voiture pouvait contenir une dizaine de personnes. On y accédait par une portière vitrée située à l'arrière. Deux ouvertures également vitrées et ouvrantes permettaient d'aérer et d'évacuer les fumées de pipe et de tabac gris roulé. Pour les retardataires, à l'avant de la voiture et faisant face à la route, se trouvait une banquette qui pouvait accueillir trois ou quatre voyageurs de front qui débarquaient au terminus… recouverts par la poussière blanche de la route qui s'infiltrait partout. Parfois, certains faisaient même le voyage assis sur la grande malle placée à l'arrière de la voiture. Les colis étaient rangés sur l'impériale, recouverts par une bâche.

Après plusieurs arrêts en campagne (Prades, Montferrier…), on arrivait enfin en ville, à l'affenage boulevard Pasteur où les chevaux allaient se reposer jusqu'au soir.

En 1912, pour ne pas faire de concurrence à la diligence, la Mairie avait refusé à deux reprises de voter une subvention pour le service d'autobus que l'on jugeait « certes très agréable mais pas indispensable ». Mais on n'arrête pas le progrès et en 1924, la pauvre diligence commençant à rendre de moins en moins de services, Auguste décida de faire l'acquisition du premier autobus du village, un De Dion Bouton vert. Un véhicule qu'il avait tendance à conduire comme il conduisait autrefois sa diligence, ainsi que le racontent des voyageurs de l'époque : pour aider l'autobus à franchir les côtes, il se balançait avec énergie sur son siège en poussant sur le volant comme pour encourager les chevaux ! Il y eut aussi cet épisode durant lequel, les vitesses de l'autobus passant mal, Auguste employa une méthode peu commune pour y remédier : il embarqua avec lui son collègue Mazel qui, armé d'une masse, assénait à chaque signal du chauffeur un grand coup sur le levier de vitesses !

Auguste devant cesser son activité pour raison de santé, c'est son gendre Joseph Jaoul qui lui succède, donnant son nom aux mythiques Transports Jaoul et développant les transports scolaires vers Montpellier. La génération d'après verra œuvrer Maurice Montel et Louis Jaoul, deux figures du village d'alors. Avec ensuite l'arrivée à sa tête des Riccio, la société des Transports Jaoul, qui regroupe aujourd'hui une flotte d'autocars modernes engagés sur les routes de France et de Navarre, reste toujours dans le giron familial.